

Richard Abibon

À propos de « The last face »

De Sean Penn, avec Charlize Theron et Javier Bardem

J'ai vu hier soir ce film admirable. Ensuite, j'ai lu les critiques et je n'ai jamais vu un tel déchainement d'horreur, d'injures, et de mauvaise foi, tant contre le film que contre son auteur et contre les acteurs. J'ai lu les adjectifs « grotesque » « nanar », « purge ».

Indiewire n'est vraiment pas tendre avec ce film qu'il qualifie de « ratage » : « *Même sans ses dialogues appuyés et pleurnichards, et son scénario lourdaud, The Last Face court vers l'échec dès le postulat, et Penn n'est pas capable de s'en apercevoir. C'est son pire film* »

Même son de cloche chez Screen : « *Comment faire un film qui reconnaît les atrocités humaines sans faire peur aux spectateurs ? Une réponse possible est de contrebalancer la partie souffrance avec une histoire d'amour, mais The Last Face illustre bien tous les pièges qui attendent le réalisateur qui s'y frotte.* »

Il paraît qu'il y a eu fou rire général à Cannes, dès la première phrase en voix off : « La violence de la guerre n'est comparable qu'à la brutalité des rapports entre un homme et une femme qui s'aiment d'un amour impossible »...

Télérama poursuit : « On se marre, hélas, durant les deux heures douze que dure l'histoire d'amour, sur fond de massacre en Afrique, entre un médecin espagnol (Javier Bardem, toujours très sexy) et la directrice d'une ONG (Charlize Theron, pas mal non plus !). Toutes les vingt minutes, face caméra, la jeune femme rappelle avec indignation au médecin et au spectateur que la guerre c'est épouvantable (images à l'appui) et que l'indifférence de l'Occident vis-à-vis des Africains est criminelle. Le toubib est d'accord. Nous aussi... Ralentis, zooms, effets musicaux incongrus, tout est si obstinément ridicule que le message humaniste se dissout dans le grotesque ».

« À voir, à lire » écrit : « The Last Face touche du doigt ce que le cinéma peut produire de plus répugnant et inacceptable. La vision normative de Sean Penn, pratiquement suprématiste, en dit long sur l'ignorance et l'arrogance du tout Hollywood ». Et, plus loin : « Sean Penn ne se refuse à aucun moment le droit de filmer avec complaisance une horreur graphique dont l'unique but est d'agir comme le révélateur de l'héroïsme des bons Occidentaux - ajoutez là-dessus la musique de Hans Zimmer, et vous aurez la recette nauséabonde d'un cinéma Hollywoodien condescendant et impérialiste vis-à-vis du monde extérieur. L'auteur ne fait montre d'aucune vision politique ou sociale, se contentant de placer par nécessité des acteurs glamours - Charlize Theron, Javier Bardem, Adèle Exarchopoulos -, dans un environnement à même de mettre au jour leur courage et leur engagement factices ».

Et tout à lavement, comme dirait Bérurier.

On l'aura compris, je ne suis pas d'accord.

Moi aussi j'ai ressenti comme une gêne en lisant la première phrase, inscrite sur l'écran : « « La violence de la guerre n'est comparable qu'à la brutalité des rapports entre un homme et une femme qui s'aiment d'un amour impossible »...

Oui, ça paraît un peu fort de comparer comme ça les horreurs de la guerre avec nos difficultés amoureuses. Et pourtant ! Pourquoi les hommes vont ils si facilement

faire la guerre ? Si c'est si horrible pourquoi déclenchent-ils l'horreur ? J'entends aussitôt les anticolonialistes de services et les crypto marxistes donner les réponses toutes faites habituelles : c'est à cause de l'impérialisme occidental en général et américain en particulier. (Tiens, j'y pense, c'est aussi l'explication bateau que nous fournit Michel Onfray sur le déclin de la France et les désastres écologiques). En effet, c'est ce que dit le critique de Télérama, posant ce film comme ambassadeur de l'impérialisme hollywoodien.

Je ne suis pas spécialiste de l'économie politique, mais je n'aime pas les réponses toutes faites qui expliquent à peu près tout. On va dire que je fais pareil avec l'inconscient, l'Œdipe, la castration. C'est pas faux. Juste, je me contente de me prononcer sur ce que je connais. Sur le reste, la politique, l'économie, l'histoire, je me renseigne autant que je peux et je reconnais seulement que les phénomènes humains sont complexes et qu'une seule grille de lecture n'explique pas tout. Donc, je fais part de ce que je connais, comme pierre ajoutée à l'édifice, sans que ça dissolve les efforts d'analyse de gens bien plus compétents que moi.

D'ailleurs les désaccords sur l'analyse sont une des pierres d'achoppement du scénario et de la discorde entre les amoureux. Il ne pense qu'à réparer les corps mutilés, sans s'interroger plus loin. Elle demande plusieurs fois à arrêter de le faire pour aller clamer son indignation à l'ONU, à la presse, au monde entier, pensant que le retrait de « médecins du monde » de telle zone de guerre créerait un choc qui obligerait l'occident à faire quelque chose. Il est pragmatique, elle est politique.

Pourtant elle aussi, lorsqu'elle commente en voix off, elle reconnaît être « shootée à l'urgence » comme l'homme qu'elle aime. Tout d'un coup, quand des vies sont menacées, quand il faut se précipiter au mépris du danger, ils s'y jettent sans hésitation, tous les deux et tous les membres de leur équipe. Les critiques se sont gaussés de cette mise en valeur du courage des petits blancs qui vont sauver les malheureux noirs. Ils n'ont pas du entendre cette phrase de Charlize Theron, épouvantablement lucide. Ça n'a rien à voir avec du courage, puisque c'est comme une drogue. Ils aiment ça, surtout lui.

Je comparerais volontiers ça à la témérité des alpinistes (j'ai appris hier que 400 d'entre eux ont laissé leur vie rien que dans la tentative de conquête du Cervin), des pilotes de course, et de toutes les activités humaines choisies par des gens qui ne trouvent prix à leur vie qu'à côtoyer la mort.

Autrement dit, ce n'est pas la dégoulinante générosité occidentale que décrit Sean Penn, mais une pulsion bien plus profonde qui regarde en miroir l'horreur de la guerre. J'en reviens donc à la question que je posais plus haut. Pourquoi les hommes courent-ils si facilement vers la destruction ? Pour se donner l'impression de vivre. Les uns avec des fusils, des machettes et des massacres, les autres, se donnant le beau rôle, en réparant les dégâts des premiers, mais en courant les mêmes dangers.

Allons un peu plus loin : les maquillages grotesques des combattants sont là pour terroriser les populations. Ils se donnent des têtes de mort, comme les nazis arboraient de tels emblèmes sur leurs casquettes (comme quoi, ce n'est pas l'apanage des africains). Ils s'identifient à la mort, ce qui est une façon de la conjurer. La mort ne pourraient tuer la mort, semblent-ils se dire. Les voilà immortels, se sentant invisible lorsqu'ils ont mangé le cœur de leurs ennemis, comme on le leur fait croire parfois. Et puis, d'un point de vue pragmatique, mieux vaut tuer que d'être tué.

Côté soignants, c'est la même lutte contre la mort, mais avec d'autres armes. Ça n'est pas très compatible mais apparemment ça se rejoint.

Faisons un pas de plus. « Le fusil est le sexe des impuissants » disait un slogan pacifiste qui m'avait fait forte impression. Oui, les gens vont à la guerre, et courent au

devant du danger pour se prouver et prouver au monde qu'ils ont des couilles. Hommes et femmes. De même, la lutte pour apprivoiser la mort, la guerre et sa réparation sont des moyens de se prémunir de la castration. Les soldats, en la pratiquant à tour de bras et de bite, le viol systématique faisant partie de leurs attributions. Les soignants, en recousant sans cesse des plaies ouvertes.

Voilà le fameux rapport à l'histoire d'amour des deux protagonistes, qui a fait rigoler Cannes. Il est vrai que c'était osé de tenter un film sur ce thème puisque, moi-même, j'ai eu un peu de mal à l'accepter. Leur désaccord ne porte pas seulement sur la politique, mais aussi sur ce vieux dilemme qui a toujours encombré les rapports des hommes et des femmes : elle veut un amour absolu, il couche avec toutes celles qui passent. Ça aussi, c'est un motif de guerre, un des plus dur à reconnaître. Soldat, on peut croire que toutes les femmes de la population ennemie sont à disposition. Soignant, la proximité du danger et la nécessaire collaboration autour des soins favorise les rapprochements.

Alors, elle le quitte et il tombe dans le bras de sa cousine qui est restée dans le camp de réfugiés. L'une est partie, au nom de sa quête de l'amour absolu, l'autre est là, disponible, et il ne s'embarrasse pas plus que ça de sentiments. Même si, à la fin, pour la reconquérir il lui sortira cette déclaration : « je lui ai dit « je t'aime », mais je ne lui ai jamais dit « je n'ai jamais aimé personne autant que toi ». Bullshit. On a envie d'y croire, surtout si on est une femme et peut-être même qu'il y croit sincèrement, au moment où il le dit. Les journalistes aux citriques si acerbes ne se risqueraient certainement pas à porter leur réflexion jusque là. Ils n'ont vu qu'une histoire d'amour romantique aux flonflons hollywoodiens, illustrés de somptueux couchers de soleil qui les font hurler d'indignation en rapport au contexte. D'après eux, la guerre étant horrible, le film devrait s'interdire d'être beau et toutes les tentatives esthétiques de Sean Penn leur paraissent ratées, mal fagotées, indécentes. Le jeu des acteurs ne trouve même pas grâce à leurs yeux, tant ils sont exaspérés.

Moi, j'ai trouvé ses inventions de mise en scène formidables, ses partis pris esthétiques remarquables et le jeu des acteurs, à la hauteur du rôle qu'ils portent. Quant à l'horreur, oui, il nous la montre, et pour les journalises ce n'est que complaisance et voyeurisme. Moi, j'ai trouvé cela salutaire. Quand, aux infos, on nous parle encore d'un massacre au sud soudan, d'une voiture piégée à Mossoul ou à Bagdad qui a fait tant de victimes, on se dit « c'est terrible » (quand ne se dit pas, se sentant un peu coupable : « encore ! ») et on passe à autre chose : bon keskia au ciné ce soir ? Ce soir il y a « the last face », le dernier visage qu'il veut voir, celui de son aimée, mais aussi la dernière face de la guerre. Et là, c'est à travers les yeux de personnages auxquels on s'identifie que l'on découvre les horreurs de la guerre. Et ça change complètement le regard. Là, on est pris aux tripes, ce n'est plus les infos anonymes du journal du soir.

Pendant tout le film, je me suis dit : qu'est-ce que je fous là ? Je ferais mieux d'aller les aider. Mais qu'est-ce qu'ils feraient d'un psychanalyste ? Ils ont besoin de nourriture, de médicaments, de compétences médicales. N'empêche, l'identification est là, et c'est tout l'intérêt du film. Bien sûr, après des catastrophes, des guerres, des actes de terrorisme, il est maintenant devenu à la mode de mettre en place une « cellule d'intervention psychologique ». Je me suis porté volontaire après les attentats du Bataclan. On ne m'a jamais envoyé personne. Par contre, ma collègue qui fait de l'EMDR, EFT, Hypnose « médicale » a croulé sous les demandes. Bon, la psychanalyse n'a définitivement plus la côte auprès des autorités.

Pourtant, de temps en temps, au dispensaire, il m'est arrivé de recevoir, très rarement, un de ces réfugiés qui a traversé la méditerranée en boudin gonflable, après

avoir franchi le désert en pickup surpeuplé dépourvu d'eau. Il m'est arrivé de recevoir quelques mères éplorées après le départ de leur enfant en Irak ou en Syrie. Ça n'a jamais duré très longtemps. Aux mères, je ne rendais pas l'enfant. Les réfugiés disparaissaient ... ils en avaient marre où ils étaient arrêtés par la police et réexpédiés dans leur pays d'entrée ? De toute façon, je ne pouvais leur donner ni papier, ni gîte, ni couvert. Il y a des besoins primordiaux à satisfaire d'abord. Même si le dernier que j'ai vu me disait que, finalement, il ne faisait confiance qu'à moi. Il a disparu comme les autres.

Il avait été battu et exploité en Lybie, battu et torturé dans son pays d'origine, et enfin, c'est en l'interrogeant que j'ai réussi à le lui faire dire : battu à l'école et battu par son père. Tout cela de manière, non pas exceptionnelle, mais systématique, et pas de manière légère, mais avec un gros bâton et de toute la force de celui qui le manie. Voir le tome 2 de « L'arabe du futur » de Riad Sattouf pour confirmation des méthodes d'éducation en Afrique sur et subsaharienne. Il s'est récrié aussitôt : oui, mais, c'est culturel, tout le monde fait ça, là-bas, ce n'est pas un problème. Battu par les flics où les milices libyennes, oui ; par son père, non. Bon, alors, vous devinez ce qu'il va faire quand il aura un enfant ?

Moi, j'en vois un, de problème, et j'en vois le résultat sur l'état de l'Afrique aujourd'hui. Je me goure ? C'est possible. Je fais état d'un sentiment, de même que je ne pourrais jamais trouver culturel et normal que l'on mutile les garçons avec la circoncision et les filles avec l'excision. C'est une façon de faire entrer dans le crâne des jeunes que la violence et la mutilation c'est normal, puisque c'est culturel ! On me dira : mais si, voyons, c'est justement un processus de symbolisation de la castration comme source de la violence. Je rétorquerai : on peut symboliser, culturaliser, c'est très bien, mais on n'est pas obligé de mutiler dans la réalité pour cela. On peut en passer par des symboles.

J'ai trouvé une séquence fort jolie dans le film, séquence qui n'a retenu l'attention de personne. En tant que responsable de « médecins du monde », elle parle à des écoliers. Elle place trois gros cailloux dans un récipient transparent. Elle les appelle « nourriture, soins, sécurité ». Elle demande aux enfants si le récipient est plein ; tous lèvent la main pour dire oui. Alors elle rajoute du sable qui s'infiltre dans les interstices. Cette fois le sable fait une surface bien plate sur le dessus. Est-ce que c'est plein ? Tous disent oui. Alors elle rajoute de l'eau qui imbibe le sable.

Avec mon métier, j'en suis au stade de l'eau.

Mais peut-être que si on voulait bien s'interroger sur les traumatismes de l'enfance, là comme ailleurs, on pourrait prévenir les guerres ? Je n'en sais rien, je pose la question et elle est bien au-delà d'une réponse comme EMDR, EFT, hypnose « médicale » etc. qui vous guérit un traumatisé en trois séances.

La plupart des journalistes incriminent le fait que, dans le film de Sean Penn, les blancs soient au premier plan et que les noirs ne servent que de faire valoir. C'est vrai, et c'est le cas dans la plupart des films réalisés par des blancs. Peut-être que ça pourra changer. Ça ne m'a pas empêché de voir quelques films africains réalisés par des africains (et quelques films réalisés par des noirs américains sur les noirs américains) que j'ai trouvés très bien aussi : au moins, ça, c'est un point de vue d'africain sur les africains. Côté mythes, je pense au film de Souleymane Cissé auquel j'ai consacré une chronique il y a bien longtemps (<http://une-psychanalyse.com/Yeelen.pdf>). Côté histoire réelle, je pense à un film réalisé par un Soudanais qui donnait sa vision de la guerre dans son pays. L'odyssée d'un père qui allait rechercher son fils dans le sud, près de la ligne de front, son fils enrôlé de force dans l'armée gouvernementale. Eh ben... ce n'était pas très différent du film de Sean Penn.

Mais qu'on ne demande pas à un américain d'avoir un point de vue africain. Il nous donne à voir l'Afrique à travers les yeux de ses personnages, et c'est déjà pas mal. Ça vous plombe un peu le moral quand même, justement parce que je n'ai trouvé aucune complaisance. C'est gore, et c'est comme ça.

Il tente en plus ce lien entre la guerre et l'amour, ou plutôt, la guerre et la différence des sexes. Derrière la guerre sauvage pour la conquête de territoire, de puissance, ou pour le triomphe d'une idéologie, il y a cette dissymétrie fondamentale, dont les viols systématiques en période de guerre témoignent à grande échelle. Les terroristes qui se sont attaqués aux terrasses de café et au Bataclan disaient bien que leur détestation se portait sur le plaisir et sur la mixité des femmes et des hommes dans les lieux publics, sur la liberté des femmes à s'habiller et à se comporter comme elles veulent. Le corollaire en était évidemment la mise en esclavage sexuel des femmes des territoires conquis.

J'ai lu chez quelques journalistes des moqueries lamentables sur le Dr. Love, incarné par Jean Reno. Quand on parle devant lui de se choper (grab), une femme il répond naïvement : il ne s'agit pas de choper, il s'agit d'amour. Les auteurs de ces critiques prennent ça au premier degré, comme si c'était le point de vue du réalisateur. Si c'était le cas, on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas donné au séducteur Javier Bardem un rôle conforme à l'idée que l'on se fait du Prince Charmant. Mais il n'est qu'un homme comme les autres, tellement comme les autres qu'il peut se faire croire à lui même qu'il aime... jusqu'à la prochaine. Sean Penn a donné au Dr Love cette réplique ridicule qui, loin de rendre son film ridicule, indique les idéalismes dans lesquels on peut se réfugier pour oublier à la fois la guerre et la différence des sexes interprétée comme castration.

Je ne dis pas qu'on n'en a pas besoin, des idéaux. Au contraire, cela semble souvent nécessaire au démarrage d'une relation ; mais tout le monde sait comment ça tourne au bout de quelques années, tout en se disant : pas nous, pas nous ! Sauf exception, peut-être.

Le problème est encore plus complexe. Si la question de l'amour revoie au phallus et à la castration, la question du symbole comme tel vient s'y nouer, ne serait-ce que parce que le phallus devient le symbole du symbolique, articulant les deux problématiques. Détruire est l'effet de la pulsion de mort qui, s'attaquant au Réel incompréhensible tente d'en produire du représentable, c'est-à-dire du symbole. Les destructions témoignent de son échec. On a détruit, mais ça n'a rien symbolisé du tout. Je pense que c'est ainsi qu'on peut comprendre les maquillages de tête de mort dont j'ai parlés plus haut. Halloween en est une tentative plus douce et plus réussie. Dans ces guerres, la représentation de la mort par les masques et les maquillages ne suffit pas : il faut aussi donner la mort pour ne pas la recevoir. Pourquoi cela suffit-il ici et pas là-bas ? Je n'en sais rien. À l'époque nazie, ce n'est pas non plus les têtes de mort sur les couvre-chefs des SS qui empêchaient quoi que ce soit. Il y a donc à penser un peu plus loin. Je n'en suis pas encore là. Oui, il y a aussi l'économie et tout ça. Mais avec la Shoah, les nazis n'ont pas suivi une politique libérale ; ils ont, contre tout bon sens, scié la branche sur laquelle ils étaient assis en se coupant de tous ces gens de valeur qui auraient pu contribuer à leur effort de guerre plutôt que de mourir.

Je terminerai sur ce qui fait la fin et le début du film : elle va donner une conférence au Cap dans un « gala de bienfaisance » afin de récolter des fonds pour « médecin du monde ». Il ne veut pas l'accompagner disant : « Pourquoi as-tu besoin de les distraire pour qu'ils t'écoutent » ? Elle répond : « pour leur rappeler ce que l'humanité peut aussi faire de bien ». En effet ; le concert, donné par un orchestre classique sud africain composé à majorité de noirs, joue un grand classique de la

musique occidentale, puis une composition inspirée d'un chant traditionnel sud africain. Oui, on peut faire travailler les gens ensemble, les cultures ensemble.

Les rires moqueurs de Cannes et les indignations des journalistes ne font que dissimuler la gêne profonde que génèrent, d'une part les images d'horreur de la guerre d'autre part la corrélation avec l'histoire d'amour dont le poncif ne fait que rappeler la banalité de la guerre.

Il paraît que le film n'est jamais sorti en salle aux Etats Unis, tant le tollé est général. En France, je ne sais pas. Il est sorti en DVD et streaming, c'est sûr. J'ai lu un critique français réclamant même l'interdiction du réalisateur et du scénariste sur toutes les réalisations ultérieures. C'est dire la mesure de l'indignation que je nommerai personnellement « refoulement » qui se traduit en répression contre les personnes, c'est-à-dire en totalitarisme.

Sean Penn, son scénariste et ses acteurs doivent être catastrophés. Puisse mon article leur offrir un peu de baume au cœur.

8 août. 17